

Études littéraires africaines

« Frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui » : la traduction comme exercice de l'autre ?

Les *Safari za Wasuaheli* à la lumière de leurs traductions

Nathalie Carré



Numéro 34, 2012

Traductions postcoloniales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018473ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018473ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carré, N. (2012). « Frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui » : la traduction comme exercice de l'autre ? *Les Safari za Wasuaheli* à la lumière de leurs traductions. *Études littéraires africaines*, (34), 9–18.
<https://doi.org/10.7202/1018473ar>

« FROTTER ET LIMER NOTRE CERVELLE CONTRE
CELLE D'AUTRUI » ¹ : LA TRADUCTION COMME
EXERCICE DE L'AUTRE ?
LES SAFARI ZA WASUAHELI À LA LUMIÈRE
DE LEURS TRADUCTIONS

« Chaque traducteur doit inmanquablement ren-
contrer l'un des deux écueils suivants : il s'en
tiendra avec trop d'exactitude ou bien à l'origi-
nal, aux dépens du goût et de la langue de son
peuple, ou bien à l'originalité de son peuple, aux
dépens de l'œuvre à traduire... »

Wilhelm von Humboldt, *Lettre à
Schlegel*, 23 juillet 1796

Si tout exercice de traduction est bien une invitation à « frotter et limer notre cerveau contre celle d'autrui », le constat de Humboldt cité en épigraphe rappelle cependant que le texte traduit peut témoigner de deux orientations : d'un réel dialogue avec la langue source ou, au contraire, d'une réduction plus ou moins violente de l'Autre à soi. C'est ce double mouvement complexe, mis en œuvre par toute traduction, que nous souhaitons ici explorer en nous appuyant sur un corpus de textes relativement inédits : les *Safari za Wasuaheli*, ensemble de récits recueillis, en langue originale, à la fin du 19^e siècle sur la côte est-africaine auprès d'informateurs swahilis par Carl Velten, alors traducteur officiel du gouvernement impérial de la *Deutsch-Ostafrika* ². Nés entre oralité et écriture, entre alphabets arabe et latin, ces textes ancrés dans la sphère culturelle swahilie sont venus au jour à travers une publication allemande. Dans un tel contexte, les mécanismes d'édition et de traduction prennent une importance toute particulière, que l'étude simultanée des versions swahilie, allemande et anglaise, ainsi que la traduction des textes en français permet de mettre à jour.

Connaître l'autre en sa langue

Si la période coloniale a avant tout pratiqué la traduction dans une visée d'édification (voir notamment les traductions successives de la Bible en de multiples langues africaines), dans un « altruiste » mou-

¹ Montaigne (Michel de -), *Les Essais*, chapitre 25, livre I.

² Velten (C.), *Safari za Wasuaheli*. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1901, III-282 p.

vement de mise à disposition du savoir à l'attention des peuples marchant dans les ténèbres, ce ne fut pas uniquement le cas. L'Allemagne, nation qui entretient un lien intime avec la traduction et avec les sources populaires de la culture, s'est ainsi lancée, durant les toutes premières années de sa colonisation de l'Afrique orientale, dans une collecte non négligeable de textes en *kiswahili*, entreprenant de constituer un corpus dans cette langue africaine. Le but recherché était à la fois de fournir une base de cours aux étudiants de la toute jeune école des langues orientales de Berlin, mais également, si l'on en croit l'avant-propos des textes que nous étudions, de connaître les réalités du continent par l'intermédiaire des Africains eux-mêmes :

Pour la première fois, des Swahili font leur entrée en scène en tant qu'auteurs de récits de voyage. Le nombre des récits consignant les expériences des Européens en Afrique est déjà considérable et ceux-ci ont contribué (dans une large mesure) à l'intérêt croissant porté à nos colonies. Il ne devrait en être que plus intéressant d'entendre ceux de l'Africain lui-même, meilleur connaisseur de son propre pays et des us et coutumes de ses différentes ethnies³.

Influencé à la fois par l'héritage de Humboldt et de Büttner, son aîné, qui préconisait une approche des cultures par le biais des textes, Carl Velten accorde une place importante à la langue, dans cette quête de véracité accrue. Il le souligne lorsqu'il indique s'être efforcé « d'être fidèle au texte swahili et d'en conserver l'expression originelle afin que les connaisseurs, mais aussi tous ceux qui ne sont pas familiers de la langue, puissent s'acclimater aux naïves conceptions de l'Africain »⁴.

Si cette dernière remarque resitue bien le projet dans l'idéologie propre à son époque, on ne peut cependant nier cette réalité importante du volet linguistique de la colonisation allemande, qui ambitionne de rendre audible la voix de l'Autre. Mais qu'advient-il de celui-ci et de « l'authenticité » de sa parole dans le transfert qui s'accomplit entre la sphère d'origine et le texte publié ? Il nous

³ « Zum ersten Mal treten hier Suaheli als Verfasser von Reiseschilderungen auf. Die Zahl der Afrikanisten Reiseerlebnisse, von Europäern geschildert, ist schon eine stattliche. Sie haben bei dem steigenden Interesse für unsere Kolonien stets eine gute Aufnahme gefunden. Um so Interessanter dürfte es sein, auch einmal den Afrikaner selbst als den besten Kenner seines Landes über das Reisen daselbst und die Sitten und Gebräuchen der verschiedenen Stämme zu hören » – Velten (C.), [Avant-propos à l'édition originale en allemand des] *Safari za Wasuaheli*, *op. cit.* (notre traduction).

⁴ Velten (C.), « Avant-propos », *art. cit.*

semble que la question doit être examinée à la fois sous l'angle éditorial et sous l'angle proprement linguistique.

Couler l'autre dans le moule européen : fabrique du texte et partis pris de traduction

Sous l'angle éditorial, toute publication d'une traduction est en effet une réorientation de la matière première, *a fortiori* lorsque les traditions littéraires de l'informateur et de l'éditeur diffèrent sensiblement. Le passage d'une matière orale à un texte écrit apparaît déjà en lui-même comme une transformation importante. Bien que les pratiques littéraires scripturales aient existé sur la Côte au moment où les récits ont été recueillis, ce patrimoine littéraire s'actualisait avant tout au travers de l'art de la parole. Et si l'Occident regarde souvent le seul texte écrit comme œuvre achevée, la recherche récente a mis en lumière que les manuscrits en prose, existant dans la sphère swahilie, devaient davantage être regardés comme des « aide-mémoire » pour l'orateur que comme des textes figés : c'est l'actualisation par la parole qui parachève le texte souvent écrit à cette fin⁵.

Un des textes de notre corpus est à cet égard instructif : celui du *Voyage à l'intérieur de l'Afrique*, de Sleman bin Mwenyi Tshande. Entendu à l'origine par Carl Velten dans le cadre de ce que l'on appellerait aujourd'hui une « performance », il enchanta celui-ci au point de lui inspirer l'idée de son recueil. Cependant, si l'on en juge par la lecture qu'on peut faire aujourd'hui de la traduction imprimée, le passage de l'oralité à l'écrit a profondément appauvri ce dernier, qui ne garde plus grand-chose de sa verve initiale. Par ailleurs, une lecture comparative de ce texte dans sa version originale et dans sa traduction fait apparaître que l'édition n'a pas pris en compte ses articulations internes, qui s'organisaient autour de clauses récapitulatives et scandaient l'ensemble. La traduction allemande a sur-imprimé son propre cadre, en fonction de ses propres habitudes et traditions de lecture. Elle a aussi fait fi de l'inscription des récits dans un genre côtier particulier, celui du *khabar*, pour le ramener à un genre proche – le récit de voyage – qui, cependant, ne lui est pas absolument substituable.

Au-delà de cette respiration des textes et de leur inscription générique, l'adjonction d'un paratexte et les partis pris de traduction gauchissent aussi l'original, le coulant dans le moule à la fois

⁵ Voir notamment l'introduction de : Tolmacheva (Marina), *The Pate Chronicle*. East Lansing : Michigan State University Press, coll. African Historical Sources, n°4, 1993, XIV-607 p. ; p. 11.

littéraire et idéologique de l'étranger. Quelques exemples très parlants se lisent ainsi chez Velten, qui sur-traduit parfois l'original swahili pour lui faire prendre des couleurs plus personnelles. Ainsi, lorsque Selim bin Abakari écrit : « *akamwuliza bana Bumiller ya kwamba atakasikiliza khabari ya Uhehe, je habari gani ? Maana amesikia khabari ya bwana Zelewski, ya kwamba amepigwa na Wahehe* »⁶, Velten traduit : « il avait appris la catastrophique nouvelle de la mort de Zelewski », ajoutant un adjectif qui est loin d'être neutre.

L'appareil de notes ainsi que le découpage mis en avant dans la table des matières contribuent également à réorienter le propos, en mettant en valeur le rôle positif de la colonisation allemande : ainsi, l'épisode de la prise en chasse (peu concluante) d'une embarcation chargée d'esclaves, qui tient sur moins de trois lignes dans la version swahilie, figure en bonne place dans la table des matières ; inversement, ce qui se donne à lire sous les mots de « *kleine kämpfe* », lorsqu'il s'agit d'épisodes d'opération de répression violente, apparaît clairement minoré par la formulation.

On le voit donc, rien de moins anodin que l'édition d'un texte, mais si ces quelques exemples témoignent de manière visible d'une réorientation des propos premiers des auteurs, du moins l'édition de Velten offre-t-elle au lecteur l'intégralité des textes traduits, laissant à celui-ci la possibilité de la confrontation avec l'original. Bien différent est le cas de figure proposé par l'édition anglaise de Lyndon Harries qui, en 1965, a repris deux des récits de voyage pour les publier dans un recueil ayant largement circulé dans le monde des études swahilies : les *Swahili Prose Texts*⁷. Dans le cas précis de ce dernier ouvrage, nous nous trouvons devant un cas très particulier, et, dirons-nous, plus pervers, d'exercice de la traduction. En effet, si les textes en swahili sont bien accessibles en regard de leur traduction anglaise, ils sont donnés profondément modifiés. L'auteur fait référence, dans son introduction, au récit de Mwenye Tshande, à des coupes pratiquées pour alléger l'ensemble, alléguant

⁶ « *Akamwuliza bana Bumiller ya kwamba atakasikiliza khabari ya Uhehe, je habari gani ? Maana amesikia khabari ya bwana Zelewski amepigwa na Wahehe.* » (Il demanda à bwana Bumiller s'il avait des nouvelles du pays Hehe et si oui, quelles étaient celles-ci. Car lui-même avait appris que Zelewski avait été attaqué/tué par les Wahehe) – Selim bin Abakari, [« Mon voyage jusqu'au lac Nyassa »], dans Velten (C.), *Safari za Wasuaheli*, *op. cit.*, p. 66).

⁷ *Swahili Prose Texts. A Selection from the Material Collected by Carl Velten from 1893 to 1896*. Edited and translated by Lyndon Harries. London : Oxford University Press, 1965, VIII-298 p. Lyndon Harries a repris deux des récits de voyage : le voyage à l'intérieur de l'Afrique de Sleman bin Mwenyi Tshande et le voyage en Russie de Selim bin Abakari.

des énumérations fastidieuses de noms de chefs et de territoires. Certes, mais qui se prête au jeu des confrontations croisées remarque vite que les transformations ne se réduisent pas à cela : les coupes sont fréquentes (environ un tiers du texte est supprimé), parfois accompagnées de phénomènes de résumé/réécriture, et, surtout, reviennent de façon assez systématique pour que l'on puisse proposer quelques hypothèses. Par ailleurs, le texte de Selim bin Abakari est lui aussi habilement « raccourci » sans que nulle mention n'en soit faite.

Que constate-t-on de prime abord ? D'abord, que les coupes visent avant tout à effacer l'ancrage identitaire des auteurs : Sleman bin Mwenyi Tshande bin Mwenyi Hamisi esh-Shirazi voit ainsi sa filiation réduite à Sleman bin Mwenyi Tshande. Dans le texte de Selim bin Abakari, ce sont toutes les mentions faites au docteur Bumiller – dont l'auteur est l'interprète et serviteur attiré – qui sont l'objet de retouches. Celui-ci devient un mystérieux M.B., prêt à faire carrière dans un roman de Kafka. Il n'est pas le seul à subir ce destin étrange : le baron Maxim von Taube, gouverneur général de la région des steppes de 1889 à 1901, subit quant à lui un coup de bistouri plus sérieux : l'initiale n'est même pas gardée, et le personnage n'est même plus du tout mentionné. De manière générale, tout concourt à gommer une individualité trop précise. Cela ne touche pas seulement ce qui a trait à l'Allemagne car on supprime aussi, apparemment, ce qui rappelle un peu trop l'appartenance « arabe » et même, plus largement, musulmane. Ainsi, la formule inaugurale « Au nom de Dieu clément et miséricordieux » n'est pas jugée digne de figurer en ouverture de récit. Le même sort est infligé à la toute fin du texte qui, outre les remerciements à Dieu qui préside aux destinées et au Docteur Bumiller par lequel celle de Selim s'accomplit, contenait un détail non négligeable concernant les origines de l'auteur en mentionnant la fortune de son père (ce « détail » concerne le recrutement des auxiliaires de la colonisation allemande, liés aux élites arabo-swahilies déjà en place sur la côte).

Dans le texte de Mwenyi Tshande, c'est toute la complexité des relations au sein de la caravane et entre celle-ci et les populations rencontrées qui tend à être supprimée. Qu'un porteur dérobe des légumes chez un paysan, acte certes peu « noble », et voilà un passage en moins. À l'inverse, qu'un chef peu scrupuleux emprisonne un homme avant même l'arrivée de la caravane, et le silence se fait. Une très large part de la route – conçue comme univers de vie sociale, y compris sous son aspect « juridique » qui témoigne pourtant de façon intéressante des relations qui se sont créées entre

Côte et Intérieur – disparaît, aboutissant à une schématisation marquée de celles-ci. Il semble bien ici que ce soit, au rebours de l'attitude de Velten, une position pro-africaine au lendemain des indépendances qui ait présidé à la réorganisation des textes traduits⁸ : les « exploiters » arabes et les colons allemands ne sont plus les bienvenus dans les histoires que l'on donne désormais à lire et il apparaît sans doute plus pratique de gommer leur présence. Les récits des auxiliaires arabo-swahilis sont ainsi retailés en fonction des nouvelles constructions et discours historiques. Si une interprétation est donc possible, il n'en reste pas moins que la pratique choque, notamment de la part d'un intellectuel. En modifiant l'original, le traducteur dérobe au lecteur tout mouvement de retour et donc d'analyse. Or, le recours au texte et à la langue originale apparaît comme largement porteur de sens. En effet, il nous semble que si le contenu des récits a pu être plus ou moins réorienté, malmené par l'entreprise éditoriale, du moins un obstacle en a empêché l'assimilation totale, et cet obstacle, c'est bien la langue dans l'expression culturelle qu'elle porte.

Différentes façons de dire le monde

Ce qu'enseignent les difficultés de traduction, c'est combien les systèmes de représentation mis en place par les langues sont loin d'être superposables. Il n'existe pas un « patron » du monde unique sur lequel tout couturier (et traducteur) pourrait s'appuyer ! Le passage de l'original swahili au texte français met ainsi en lumière différentes manières d'appréhender le monde, différence particulièrement sensible en ce 19^e siècle, tandis que se développe en Europe un rapport au territoire peu compatible avec le vécu des populations autochtones « dont les conceptions de l'espace, du mouvement et l'interaction entre homme et nature différaient dramatiquement [de celles de l'Occident] »⁹.

Cette inadéquation dans l'appréhension du monde se lit bien dans le jeu de la confrontation des cartes et des vocabulaires : ainsi les termes de *barra* et de *nchi*, qui servent en *kiswahili* à nommer l'espace, à la fois dans son versant physique (*barra*) et plus politique (*nchi*), incluent cependant des significations relativement diverses que les langues européennes ne prennent pas en compte exactement

⁸ Le texte est publié en 1965, soit peu de temps après la révolution sanglante qui a secoué Zanzibar.

⁹ Tolmacheva (M.), « Essays in Swahili geographical thought », *Swahili Forum II*, 1995, p. 1-40 ; article consulté le 10 mai 2012 sur : www.ifeas.uni-mainz.de/Swafo/swafo2/2_2_Tolmacheva.pdf.

de la même manière. La *barra*, c'est la terre, avant tout opposée à la mer, le continent ; le *nchi*, le territoire, la région. Or, si ce dernier terme est bien celui qui se rapproche le plus de l'idée d'un État aux frontières identifiables (il est d'ailleurs aujourd'hui utilisé pour dire le « pays », la « nation »), l'identification est loin d'être aussi aisée à la fin du 19^e siècle, à une époque où ces frontières n'existent pas de manière « fixe ». Il est impossible ici de développer une étude philologique précise, mais l'on peut cependant dire que la conception swahilie de l'espace, telle qu'elle se donne à lire dans nos textes, ne « fait pas carte » : les vocables sont parfois interchangeables¹⁰, il n'y a pas de nomination définitive, gravée dans le « marbre de l'écrit », mais une pluralité d'appellations concurrentes, ouvertes au changement. Dans le rapport qui se joue entre homme et espace, le terme de *mji* met ainsi en valeur l'importance de la lignée¹¹, là où la cartographie européenne ordonne, nomme et délimite (pour ultérieurement s'approprier et taxer¹²). Ainsi, la plupart du temps, les villages traversés tirent leur nom de leur chef, comme nos textes – et notamment celui de Mwenyi Tshande – le disent bien : « Nous sommes partis pour Mikesse, dont le chef est Mikesse Matitu » ; « nous avons atteint Kinyazungu, dont le chef se nomme Kinyazungu Nyagaru ». Le nom du lieu n'est donc en rien définitif et résiste à toute cartographie qui se voudrait telle. La pratique perdurera jusqu'au milieu des années 1950, si l'on en croit le dialogue suivant :

Dis-moi d'abord, Ngungu, pourquoi les villages changent de nom dans ton pays. J'ai cherché Muhalleh et Kingara, mais je ne les ai pas trouvés. – Tu es venu trop tard, musungu. Muhalleh a été détruit par le feu. Le sage Kingaru est mort depuis longtemps et son village a changé de nom. C'est Unguru, son petit-fils, qui en est à présent le chef et le village s'appelle Unguru. Mais quand il mourra, on n'en changera pas le nom. Les

¹⁰ En termes de nomination mais aussi de caractérisation : le lac Nyassa (aujourd'hui Malawi) peut ainsi être appelé – et sur une même page – *bahari* (mer) ; *juto* (grand fleuve) et *mtu* (fleuve). Pour une analyse plus précise, voir Carré (Nathalie) *Langue et identité sur la route : conscience de soi et rapport au monde au travers des premiers "récits de voyage" swahili à la fin du XIX^e siècle*. Doctorat soutenu à l'université Paris 13, 2011.

¹¹ Le terme a d'ailleurs, outre son acception de « ville, village, cité », celle d'« utérus, placenta, délivre » ; voir Sacleux (Charles), *Dictionnaire français-swahili*. Zanzibar/Paris : Pères du Saint-Esprit, 1891, XIX-889-XXXVI p.

¹² Sur les trois étapes de l'histoire de la carte, voir Bertrand Westphal, qui indique que celles-ci sont liées à trois enjeux : un enjeu politique et commercial, un enjeu militaire et un enjeu fiscal. Westphal (B.), *La Géocritique : réel, fiction, espace*. Paris : Éditions de Minuit, coll. Paradoxe, 2007, 304 p. ; p. 97.

wasungu ne veulent plus de cela. Désormais, on appellera définitivement les villages du nom qu'ils portent maintenant. Mais rien ne dure ici-bas¹³.

Changement dont on comprend les implications pratiques, mais qui souligne aussi que les manières d'organiser l'environnement sont multiples et combien la manière d'imposer sur celui-ci ses grilles de lecture est un acte violent. En 1891, lorsque l'Afrique de l'Est devient allemande, elle découvre aussi cette violence particulière qui réorganise la vie, le pouvoir, l'espace, selon des principes étrangers. Outre la force de conversion en marche, gouverneurs, soldats et officiers vont se mettre en peine de quadriller le territoire, de le « pacifier », de lui faire prêter allégeance. Cette allégeance passe aussi, et peut-être surtout, par l'acceptation de nouveaux cadres de pensée qu'il est difficile de traduire véritablement, mais qui vont s'enraciner. Comme le rappellent Ali A. et Alamin M. Mazrui :

L'Occident a mis au point tout un vocabulaire qui nous a lesté de manières de penser sans précédent et ce concernant notre planète, une planète que nous partageons. Ce petit continent nommé Europe partit autour du monde, nommant ceci, cela et l'Autre. Et tout est resté. Et nous ne pouvons plus penser le monde autrement que dans les termes qu'ils nous ont légués¹⁴.

Il est tout à fait plausible, comme certains intellectuels le soulignent, que l'importance du texte et de la cartographie en Occident, le « *print capitalism* » qu'il a mis en place, soient indissociables de la constitution de l'État-nation.

Si l'on s'en tient à la langue de nos textes, celle-ci témoigne d'un rapport plus mouvant au monde : la norme du *kiswahili* n'est pas encore établie et les lignes qui tracent les limites de l'identité – si elles reconnaissent bien la rupture que l'on place entre soi et le « sauvage » – ne rattachent pas celle-ci à quelque chose de définitif. Les frontières sont poreuses. À cet égard, il est intéressant de comparer la façon dont la langue dit l'étranger, ce qui est rendu possible par le récit que fait Selim bin Abakari de son expérience de voyageur en Russie, en Sibérie et au-delà. Si l'on observe les différentes manières de nommer, on se rend compte que face à l'inconnu, Selim n'utilise jamais les préfixes *M/WA* pour désigner des popula-

¹³ Brom (John L.), *Sur les traces de Stanley*. Paris : Presses de la Cité, coll. Coup d'œil sur l'univers, 1958, 315 p.

¹⁴ Mazrui (Ali. A. & Alamin M.), *The Power of Babel : Language & Governance in the African Experience*. Oxford : James Currey ; Chicago : University of Chicago Press ; etc., 1998, XII-228 p. ; p. 44.

tions qu'il ne connaît guère. Cette façon de faire tendrait en effet à établir une identité définie, un peuple aux frontières saisissables, ce qu'il se refuse à avancer. Cette démarche est intéressante car elle se situe à l'exact opposé de l'usage de Carl Velten qui, lui, utilise le nom de *wasuaheli* pour désigner les auteurs des récits qu'il recueille, alors que le terme n'existe pas dans la pratique : si la langue, le *kiswahili*, existe bien dans nos textes, les auteurs ne se qualifient jamais de *waswahili* (mais bien plutôt de *waungwana* : hommes civilisés, libres) et remplacent cette dénomination par celle de *watu wa mrima* (gens de la Côte) sans que cela préjuge d'une identité assignable. L'essentialisation apparaît donc comme un horizon inconnu à nos textes, très loin d'une manière de faire européenne qui, ailleurs, instituera la carte d'identité et le recours à une appartenance « ethnique » avec les conséquences que l'on connaît.

*

De ces différentes manières d'envisager le monde, sensibles au travers des langues et des jeux de lectures croisées auxquels nous nous sommes livrée, nous pouvons retirer deux interprétations : tout d'abord, que l'exercice de traduction tel qu'il s'est présenté à l'époque de nos textes (et dans une mesure certaine encore aujourd'hui) met relativement peu en pratique le phénomène de réciprocité. À l'aune des traductions de nos récits, on voit combien la culture qui publie réorganise la culture première. À l'échelle de l'histoire, les concepts occidentaux ont, dans une assez large mesure, pris le dessus, imposé leurs codes, et l'ordre éditorial mondial contemporain publie trop peu en langues originales pour que la tendance s'inverse.

Cependant, il serait réducteur de penser que, dans la mise en présence des mondes et des langues, aucun phénomène d'accroche, aucun « moment de rencontre » ne se soient produits. La création n'est jamais un phénomène unilatéral, les influences se mêlent profondément et l'arrivée des nouvelles technologies tend déjà à modifier la donne en matière de circulation des langues et des savoirs : quasi absentes de la publication papier, les langues africaines investissent plus fortement la toile. Surtout, tant qu'existe la possibilité de circuler entre les textes et les langues, perdurera le passionnant exercice de décentrement de soi que permet la traduction, celui qui prouve que « pour comprendre l'autre, il ne faut pas se l'annexer mais devenir son hôte [...]. Comprendre quelque chose

18)

d'autre, ce n'est pas s'annexer la chose, c'est se transférer au cœur-même de l'autre »¹⁵.

■ Nathalie CARRÉ¹⁶

¹⁵ Meschonnic (Henri), *Pour la poétique II : épistémologie de l'écriture, poétique de la traduction*. Paris : Gallimard, coll. Le chemin, 1986 [1973], 457 p. ; p. 411-412.

¹⁶ Agrégée de lettres, docteur en littérature comparée.